Document généré le 15 juil. 2025 20:09

XYZ. La revue de la nouvelle

L’espace d’une heure

Kate Chopin

Numéro 12, hiver 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/2985ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chopin, K. (1987). L’espace d’une heure. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (12), 53–56.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'espace d'une heure

Kate Chopin (1851-1904)

En apparence, la vie de Katherine O'Flaherty Chopin ne s'écarte pas du modèle de son époque et de son milieu. Née en 1851 à Saint-Louis (Missouri), elle descendait par sa mère d'une vieille famille d'aristocrates français créoles, et reçut au Sacré-Cœur l'éducation d'une jeune fille accomplie. À son entrée dans le monde elle devint une «Belle» réputée pour sa beauté et son esprit. Elle épousa Oscar Chopin, un négociant en coton, avec qui elle s'installa à la Nouvelle-Orléans, puis dans les Natchitoches.

Mère de six enfants, elle mena, semble-t-il, une existence active et heureuse. Quand son mari mourut de la malaria en 1883, elle fut d'abord «inconsolable». Elle retourna à Saint-Louis, et, pour se distraire aussi bien que pour s'assurer quelques revenus supplémentaires, se mit à écrire de petits textes sur sa vie en Louisiane. En 1899, elle publia une longue nouvelle, «The Awakening (L'éveil)»*, qui scandalisa l'opinion publique : elle y raconte la métamorphose d'une jeune femme modèle qui secoue tous les liens familiaux et sociaux, non pour vivre un nouvel amour (ce qui serait banal et somme toute moins inquiétant), mais pour devenir autonome et n'appartenir qu'à elle-même.*

La brève nouvelle ci-dessous traite du même thème : l'aliénation de la femme au nom de l'amour.

Quel sentiment de révolte cachait Kate Chopin derrière son personnage traditionnel d'heureuse épouse et de femme comblée?

Christine Klein-Lataud

Sachant que madame Mallard souffrait d'une maladie cardiaque, on prit grand soin de lui annoncer le plus doucement possible la mort de son mari.

Ce fut sa soeur Joséphine qui la lui révéla petit à petit, par bribes, à mots couverts. Richards, l'ami de son mari, était là lui-aussi, auprès

d'elle. C'est lui qui s'était trouvé dans le bureau du journal quand était survenue la nouvelle de la catastrophe ferroviaire, avec le nom de Brently Mallard en tête de la liste des morts. Il avait juste pris le temps de s'assurer de la véracité du fait par un second télégramme, et s'était hâté de venir apporter la triste nouvelle avant que ne le fassent d'autres amis moins délicats, moins tendres.

La nouvelle ne la plongea pas, comme bien des femmes, dans une hébétude bloquant toute compréhension. Elle éclata immédiatement en sanglots dans les bras de sa soeur, avec un abandon brutal et sauvage. Une fois la tempête apaisée, elle se retira dans sa chambre, en interdisant qu'on la suive.

Là se trouvait, face à la fenêtre ouverte, un vaste fauteuil confortable. Elle s'y laissa tomber, terrassée par un épuisement physique qui avait pris possession de son corps et semblait l'atteindre jusqu'à l'âme.

Sur la place devant la maison, elle pouvait voir le sommet des arbres tout frémissants de jeune vie printanière. La pluie parfumait l'air de son souffle délicieux. Dans la rue au-dessous, un camelot vantait sa marchandise. Les notes d'une chanson que quelqu'un chantait au loin lui parvenaient vaguement, et des nuées de moineaux gazouillaient sous le rebord des toits.

Des coins de ciel bleu surgissaient çà et là à travers les nuages qui s'étaient rassemblés et entassés à l'ouest en face de sa fenêtre.

Elle restait assise, la tête rejetée sur le coussin du fauteuil, totalement immobile, sauf quand un sanglot se frayant un passage dans sa gorge venait la secouer. On eût dit un enfant qui, endormi, épuisé de pleurs, continue à sangloter dans ses rêves.

Elle était jeune, avec un beau visage calme sur lequel on pouvait lire quelque chose de réprimé et même une certaine force. Mais maintenant ses yeux, fixés sur l'une de ces taches de ciel bleu, avaient l'air vides. Ce n'était pas un regard méditatif; il indiquait plutôt la suspension de toute pensée intelligente.

Quelque chose s'approchait d'elle, qu'elle attendait dans la crainte. Quoi? Elle ne savait pas; c'était trop subtil et insaisissable pour avoir un nom. Mais elle sentait cette chose venir, glissant du ciel, s'approchant à travers les sons, les odeurs, les couleurs qui emplissaient l'air.

Maintenant, sa poitrine se soulevait et retombait tumultueusement. Elle commençait à reconnaître la chose qui approchait pour prendre possession d'elle, et elle luttait pour la vaincre de toute sa volonté — aussi impuissante que l'eussent été ses fines mains blanches.

Quand elle se laissa aller, un petit mot chuchoté s'échappa de ses lèvres à peine entrouvertes. Elle le répéta dans un souffle : «Libre, libre, libre!» Le regard vide et l'air terrorisé qui lui avait succédé disparurent de ses yeux, désormais intenses et brillants. Son pouls battait vite, et tout son corps était réchauffé et détendu par le cours vif de son sang.

Elle ne s'arrêta pas pour se demander si la joie qui la possédait était monstrueuse ou non. Sa perception claire et exaltée lui permettait d'écarter cette suggestion comme sans intérêt.

Elle savait qu'elle se remettrait à pleurer en voyant les douces mains tendres croisées dans la mort; le visage qui l'avait toujours regardée avec amour, figé, gris et mort. Mais elle voyait au-delà de ce moment amer le long cortège d'années qui lui appartiendraient absolument. Elle ouvrit les bras et les tendit vers elles pour les accueillir.

Il n'y aurait personne pour vivre sa vie à sa place pendant toutes ces années à venir; elle la vivrait elle-même. Il n'y aurait pas de volonté puissante pliant la sienne avec cette obstination aveugle que les hommes et les femmes croient légitime pour imposer leur volonté personnelle à leurs semblables. Que l'intention en soit bonne ou cruelle, dans ce bref moment d'illumination, l'acte ne lui en apparaissait pas moins comme également monstrueux.

Et pourtant elle l'avait aimé — parfois. Souvent non. Quelle importance! De quel poids pouvait bien peser l'amour, ce mystère insoluble, face à l'affirmation d'elle-même qu'elle venait de reconnaître comme la force la plus importante de son être!

«Libre! De corps et d'âme, libre!» continuait-elle à murmurer.

Joséphine, à genoux devant la porte close, les lèvres sur le trou de la serrure, la suppliait de la laisser entrer. « Louise, ouvre la porte! Je t'en supplie, ouvre la porte! Tu vas te rendre malade. Qu'est-ce que tu fais, Louise? Pour l'amour du Ciel, ouvre la porte.»

«Va-t-en. Je ne me rends pas malade.» Non; par cette fenêtre ouverte, elle aspirait l'élixir même de la vie.

Elle se projetait avec délices dans les jours qui s'étendaient devant elle. Jours de printemps, jours d'été, jours de toutes sortes, tous à elle. Elle fit vite une petite prière pour que sa vie soit longue. Et pas plus tard que la veille, elle avait frissonné en pensant que la vie pourrait être longue.

Elle se leva enfin et, à contrecœur, ouvrit la porte à sa soeur. Ses yeux brillaient d'un éclat triomphal, et sans le vouloir elle avait le port d'une déesse de la Victoire. Elle enlaça la taille de sa sœur, et elles descendirent ensemble les escaliers au bas desquels Richards les attendait.

Quelqu'un était en train d'ouvrir la porte avec une clef. C'était Brently Mallard qui entrait, un peu mâchuré du voyage, portant posément son sac et son parapluie. Il avait été loin de la scène de l'accident et n'en avait même pas entendu parler. Il resta cloué sur place par le cri perçant de Joséphine et le mouvement rapide de Richards pour s'interposer entre lui et sa femme.

Mais Richards n'avait pas été assez rapide.

Quand les docteurs arrivèrent, ils dirent qu'elle était morte d'un arrêt du cœur : la joie peut tuer.

Traduction: Christine Klein-Lataud.

ARCADE

REVUE LITTÉRAIRE

Bulletin d'abonnement

Éditions ARCADE
C.P. 493, Succ. Snowdon
Montréal, Québec, H3X 3T7

Nom .....
Adresse .....
Ville .....
Code Postal .....
Veuillez m'abonner à partir du No .....

Ci-joint: un chèque .....
un mandat poste .....

à l'ordre de la Revue Arcade

Abonnement annuel (2 no)
Profitez de nos réductions à l'occasion d'abonnements de groupe

Québec et Canada	$10.	
Étranger	$13.	incluant frais de poste
Institutions	$15.	

La Revue Arcade est aussi en vente dans toutes les bonnes librairies

Une publication consacrée à l'écriture des femmes